



## Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

267 | Juillet-Septembre

Les transformations socio-spatiales de l'Inde : vers un nouveau virage mondialisé ? (I)

---

# Les transformations socio-spatiales de l'Inde : vers un nouveau virage mondialisé ?

Jean-Marc Quitté

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/7201>

DOI : 10.4000/com.7201

ISSN : 1961-8603

### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2014

Pagination : 231-240

ISBN : 978-2-86781-967-4

ISSN : 0373-5834

### Référence électronique

Jean-Marc Quitté, « Les transformations socio-spatiales de l'Inde : vers un nouveau virage mondialisé ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 267 | Juillet-Septembre, mis en ligne le 01 juillet 2017, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/com/7201> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/com.7201>

---

© Tous droits réservés



## Les transformations socio-spatiales de l'Inde : vers un nouveau virage mondialisé ?

Jean-Marc Quitté<sup>1</sup>

Le titre de ce numéro spécial sur l'Inde des *Cahiers d'Outre-Mer* ne renvoie pas seulement à une réflexion chronologique pour chercher une temporalité dans les transformations que connaît l'Inde actuelle. Il souhaite donner également une certaine amplitude aux thèmes qui vont être abordés et qui inévitablement ne traduiront qu'une faible partie des transformations socio-spatiales que ce pays majeur, concurrent de la Chine, est en train d'accepter, d'aménager, et de négocier de façon synchronique, dans le nouveau virage que la mondialisation lui fait prendre. Cependant, malgré la course à la croissance économique, la magie de l'Inde continue d'opérer, non plus dans l'obscurité de la colonisation britannique, mais dans celle de la mondialisation qui colonise de plus en plus la vie quotidienne et l'espace vécu des populations urbaines et rurales. Pour beaucoup, cette profondeur historique toujours présente restera un grand mystère construit près de six siècles avant l'ère chrétienne. De nombreux événements ont auparavant amorcé des transformations, mais la colonisation britannique, suivie de la mondialisation ont très récemment formé deux vagues de destructions sociale et environnementale, dont l'intérêt premier est de faire des profits financiers.

Nous regardons ainsi l'Inde se noyer dans les accords politiques et économiques qu'elle s'évertue à faire passer dans sa société, avec le soutien des grandes puissances, des lobbyings et des marchés financiers. Finalement, un regard sombre sur l'Inde d'aujourd'hui conduirait à dire que, depuis la colonisation britannique, l'Inde n'a fait que subir et se soumettre à un modèle dominant-dominé. Pour paraphraser un peu Pavan K. Varna (2011, p. 11), assez critique sur les transformations subies par son propre pays,

---

1. Chercheur associé, Laboratoire ADESS (UMR 5185), 12 Esplanade des Antilles, 33607 Pessac Cedex ; Tél : 05 56 84 68 35 ; mél : jmquitte@free.fr

les empires du passé ne se contentaient pas d'exercer une domination physique sur les peuples. Leur véritable puissance résidait dans la colonisation des esprits.

C'est pourquoi, ajoute-t-il,

au-delà de l'euphorie justifiée de la libération politique, il est donc nécessaire de se livrer à une analyse lucide des effets de

la mondialisation sur le processus de transformation qui donne à l'Inde la possibilité de prendre un nouveau virage. Mais celui-ci l'entraînera-t-il vers une pâle copie du visage occidental, ou laissera-t-il à l'Inde toutes ses splendeurs et ses saveurs que nous avons cherchées, il y a longtemps, dans les Indes orientales ? Dans son dernier livre « *Devenir Indien* », Pavan K. Varna (2011) évoque ce que la colonisation a effacé de l'Inde millénaire. Partant de là, nous pourrions évaluer dans le temps ce que la mondialisation a fait perdre à l'Inde depuis les disparitions liées à la colonisation. Car, tout ce que la modernité rajoute dans un pays efface quelque chose de plus ancien. Pierre Rabhi n'avait pas tort quand il disait que la modernité lui était apparue « comme une immense imposture » (Rabhi, 2010, p. 15). Avec l'arrivée de la modernité un pan entier de l'économie de son village avait alors disparu. Rien ne dit que les valeurs les plus anciennes d'une société sont à rejeter. La transformation de l'Inde depuis le début des années 1990 a permis à nombre de recherches en sciences économiques et sociales de révéler l'apparition de nouveaux systèmes, de nouvelles solutions pour ne pas brutaliser les acquis du passé. En simple observateur de ces transformations, nous notons que l'Inde figure aujourd'hui parmi les premières puissances mondiales en termes de techniques de traitement informatique des données. Dans ce volume, le texte de Divya Leducq (2014) sur « les systèmes territoriaux d'innovation » nous éclaire avec de plus amples explications, sur ce secteur de pointe, générateur d'organisations socio-spatiales particulières. À quel prix l'Inde a-t-elle atteint ce niveau de compétences ? Prenons un instant pour observer comment l'entrée de l'Inde dans la mondialisation lui a permis de s'aligner sur le reste des autres pays dans la course à la croissance, au prix de transformations sociales et environnementales plus ou moins bien contrôlées.

Toutefois, afin de garder une touche d'optimisme mesuré, sans trop de philanthropie, nous rejoindrons bon nombre de spécialistes de l'Inde qui l'envisagent comme faisant partie des nombreux pays émergents, par rapport à un *modèle standard* de modernité économique et matérialiste occidentalisé. L'argent y est virtuel mais matérialisé par le travail de production, et chaque individu doit accéder à des vêtements non traditionnels, à des produits de consommation fabriqués, à sa voiture et son téléphone mobile de fonction, pour chercher son travail et un semblant de vie « reproductif » mais non créatif. Une fois encore, l'Inde montre qu'elle n'est pas un pays dissident : elle est un

pays qui porte un autre regard équilibré sur l'évolution de l'espèce humaine et sur son environnement. Cessons de rêver. L'Inde s'est fait engloutir dans ce modèle de changement dirigé vers la production et l'utilisation de biens et de profits financiers plus ou moins moralement acquis et employés, mais toujours inégalement répartis. Revenons à la réalité : l'Inde cherche à nous ressembler, elle est en passe d'y arriver au prix d'injustices et d'inégalités profondes. Mais vers quelles transformations socio-spatiales se dirige-t-elle concrètement ? C'est ce qui fait que le titre de ce numéro est ambivalent, car tout en étant Une dans sa course au développement, elle est Double dans son aspiration à sauvegarder ses traditions millénaires. L'une et l'autre s'influencent mutuellement et donnent à l'Inde les caractéristiques particulières qui la conduisent à aborder un nouveau virage. Celui sur lequel nous focaliserons nos observations des transformations s'inscrit dans différentes sphères à différentes échelles.

C'est pourquoi, en nous plaçant sous l'angle des transformations globales de l'Inde, il semble pertinent d'examiner les points sensibles qui continuent de la caractériser. La transformation n'est pas un simple développement au sens d'une action qui perdure. C'est plutôt un passage radical à un autre mode de vie et une autre façon de penser qui, par ailleurs, lui sont plus ou moins imposés et dont les traces sont indéniablement profondes. C'est donc en profondeur que nous révélerons les marques de certaines transformations, toutes n'étant pas seulement le produit de la mondialisation. Mais chaque transformation n'est pas figée pour autant ; celle-ci peut à son tour passer par un autre processus de développement qui la conduira vers une nouvelle transformation. Ainsi, comme dans chaque pays du monde, le virage abordé n'est jamais définitif et sa sortie reste toujours incertaine.

Ce numéro est donc l'occasion de faire ressortir les conséquences néfastes que la doctrine néo-libérale (dérégulation, recul de l'État) génère comme désordre dans la société civile indienne. Ainsi, si l'on ne considère que les effets au plan social, ils conduisent nécessairement vers l'indépendance mercantile et financière d'esprit, en opposition avec les dogmes religieux et mystiques. L'Inde se trouve donc face à un grave danger. Car, de toute évidence elle n'a pas eu suffisamment de temps pour se préparer à une entrée brusque dans une rationalité sociale de consommation des ressources, servant perpétuellement à produire des devises, pour enrichir notamment les grands groupes financiers de la planète par des investissements souvent toxiques pour les équilibres naturels et humains. Cependant, les raisons de la servitude des Indiens face à la doctrine du marché ne peuvent avoir pour seul objet la croyance en un système matérialiste mercantile, comme c'est devenu le cas en Occident. Sans ésotérisme, c'est l'émergence du compromis entre matérialisme et mysticisme

qu'il faut entrevoir dans nos observations de cette ancienne culture indienne. C'est pour cette raison qu'à l'échelle mondiale l'Inde nous paraît connaître une phase de *transition*<sup>2</sup>, au sens marxiste du terme.

Même si elles paraissent aller dans le bon sens, les transformations ne sont pas toujours synonymes d'évolution. Pour une société, son évolution est un passage vers un autre stade de maturité, d'intelligence et de transformation globales. Reconnaissons que cela n'a pas été le cas depuis le développement de la logique du capitalisme financier pour lequel

les travailleurs doivent incorporer les *normes* et les formes symboliques sans aucun rapport avec les significations concrètes et réelles des objets et des pratiques de l'existence. (Gori, 2011, p. 83)

Par exemple, l'Inde se jette à corps perdu dans le traitement des données bancaires sur tous les continents, grâce aux ordinateurs et à sa main-d'œuvre servile et peu payée. Pour les mêmes compétences, un ingénieur indien est dix fois moins payé qu'un ingénieur d'Amérique du Nord<sup>3</sup>. Quand Jacques Ellul aborde le système technicien, dans lequel l'Inde s'est engouffrée, il le voit comme

unifiant tous les sous-systèmes (téléphonique, aérien, de production et distribution d'énergie, etc.), lui [permettant] de devenir un tout organisé, lequel vit à l'intérieur de la société, la modèle, l'utilise, la transforme. Mais ce système, qui s'auto-engendre, est aveugle. Il ne sait pas où il va. Et il ne corrige pas ses propres erreurs. (Ellul, 1977, rééd. 2004)

De ce fait, même la société technicienne est elle-même « ambivalente » et n'a fait qu'entraîner les hommes dans un « grand écart » social et environnemental. Pourtant l'informatique est aujourd'hui le meilleur secteur d'entreprise de l'Inde. Divya Leducq propose d'analyser les « systèmes territoriaux d'innovation » (2014) qui donnent corps à une « Inde digitale » voulue par les dirigeants de ce grand pays. En effet, c'est peut-être par lui qu'elle parviendra à s'émanciper pour aborder le virage qui suit la voie de la profonde « cupidité »<sup>4</sup> (Stiglitz, 2010) des êtres humains contemporains. Pour l'instant, l'hyper-consumérisme tente de devenir une norme, comme en Occident, mais en Inde le fossé dans sa population est tel qu'il lui faudra plus

---

2. Selon la définition donnée par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (Cnrtl), dans la terminologie marxiste, il s'agit d'une « phase particulière de l'évolution d'une société, celle où elle rencontre de plus en plus de difficultés, internes ou externes, à reproduire le système économique et social sur lequel elle se fonde et commence à se réorganiser, plus ou moins vite et plus ou moins violemment sur la base d'un autre système qui, finalement, devient à son tour la forme générale des conditions nouvelles d'existence (*Marxisme* 1982) ».

3. Source : <<http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/dossiers/Inde/1.html>>

4. Joseph E. Stiglitz, *Le triomphe de la cupidité*, Paris, Les Liens Qui Libèrent, 2010, 474 p. (Prix Nobel d'économie).

de temps pour qu'il se généralise. À moins qu'une prise de conscience ne vienne stopper net ce processus de croissance infernale qui ne mène à rien, sinon à l'« *Effondrement* » du système (Diamond, 2006).

Partant de là, notre question de départ, pour rejoindre l'esprit de la revue des *Cahiers d'Outre-Mer*, est la suivante : par quelles transformations socio-spatiales l'Inde négocie-t-elle le nouveau virage de la mondialisation ?

Afin de répondre à cette question très complexe, nous donnerons la parole à neuf spécialistes de l'Inde actuelle qui dirigent leurs recherches sur les transformations socio-spatiales vécues sous la chape du désordre mondial qui se dessine dans la dialectique du fort et du faible.

Ainsi, les territoires urbains, périurbains et ruraux, aussi divers soient-ils, révèlent de multiples transformations voulues ou subies par la société indienne émergente qui inévitablement montre son engagement dans le nouveau virage de la mondialisation. Pour aborder ces transformations nous choisissons de classer les articles proposés, en partant des transformations aux effets plus ou moins locaux, vers les articles abordant les transformations aux effets plus ou moins globalisants. En somme, nous progresserons vers l'ouverture indienne à une certaine altérité. Les conséquences socio-spatiales de ces transformations sont multiples et génèrent des ensembles originaux que n'avait jusqu'alors pas connus l'Inde. L'ordre des articles est par conséquent inversement proportionnel aux effets de la mondialisation sur les transformations vécues par l'Inde depuis 1991.

Pour commencer, Dalal Benbabaali montre par quelles subtilités socio-spatiales les « attributs de dominance » de la caste Kamma passent progressivement de leurs biens fonciers en milieu rural, « aux positions clés » dans le milieu urbain de l'État d'Andhra Pradesh, non sans toutefois déstabiliser les mobilités sociales autour d'elle. Dalal Benbabaali n'hésite pas à remonter jusqu'à l'époque médiévale pour expliquer les constructions territoriales de sa région d'étude. Un extrait de son article nous donne un avant-goût :

dans la région du Telangana, les princes musulmans collectaient les impôts au moyen d'intermédiaires issus des castes dominantes à qui fut attribué le titre de *chowdari*.

L'espoir est-il permis pour chaque caste de s'ancrer toujours plus sur un territoire, pour mieux en dominer les contours ? C'est en partie à cette question qu'elle répond.

Dans la continuité de l'observation des mobilités sociales, Anthony Goreau-Ponceaud nous livre ses toutes fraîches observations, concernant ses travaux sur « les lieux de l'exil sri-lankais en Inde ». Par un recueil de

témoignages, ses sujets d'enquête apportent un éclairage sur les complexités administrative et juridique auxquelles sont confrontées les populations de migrants. Sur le territoire indien, celles-ci entraînent notamment des disparités socio-spatiales entre « deux groupes de population tamoules originaires du Sri-Lanka ». Ces « lieux d'exil », comme il les nomme, deviennent alors discutables, notamment sur un plan éthique. Les témoignages des réfugiés rapatriés du Sri-Lanka sont bouleversants. Dans quel espace se situent-ils vraiment ? Celui qui est sous leurs pieds, concret mais qui les enferme, ou celui qu'ils gardent dans leur idéal et qui leur ouvrirait le passage libre sur l'altérité ? À quoi bon rester dans un camp ?

Avec un regard particulier sur la Révolution Verte, Sylvie Guillaume et Éric Maire abordent les modifications paysagères entraînant le déplacement et relogement des populations tribales, l'accaparement des terres par les paysans keralais, toujours autour de la question centrale qui anime leurs recherches, celle de la gestion de l'eau. Comment, face à la pression démographique, l'État du Karnataka parviendra-t-il à gérer la distribution de l'eau entre un bassin-versant producteur de denrées alimentaires et, à sa périphérie, une explosion urbaine grande consommatrice de cette ressource ? L'approche de ces deux chercheurs souhaite s'ouvrir sur l'interdisciplinarité en proposant de prendre en compte les « profondes modifications paysagères » liées à l'irrigation des terres. C'est dans ces multiples problématiques de la gestion de l'eau que Sylvie Guillaume et Éric Maire se glissent afin de dégager les éléments systémiques qui permettront d'aborder la gestion de cette ressource avec discernement.

Toujours sur fond de Révolution Verte, par un retour historique sur la mise en place des conditions de la mobilité socio-spatiale générant de nouvelles transformations, Joël Cabalion nous situe en plein cœur d'une tromperie politique à l'égard d'une population rurale. Dans l'attente d'une « Révolution Verte » qui semble ne pas venir, en dépit des premiers déplacements de populations, suite au projet de la construction d'un grand barrage, Joël Cabalion aborde dans une démarche diachronique et synchronique certains des éléments qui vont participer aux transformations socio-spatiales de cette région du Vidarbha, au Maharashtra. Changer avec de vieilles recettes, l'image d'une politique surannée pour un projet de grande ampleur : que se cache-t-il derrière ce projet de grand barrage, au centre de l'Inde, dans l'État du Maharashtra ? C'est une façon d'examiner les travaux de recherche de Joël Cabalion avec une certaine prise de recul, sur ce phénomène de grande étendue et pour ma part, de rejoindre « La question de l'État social dans les pays pauvres et émergents » telle qu'elle est présentée par Thomas Piketty

(2013) qui n'hésite pas à dire que l'Inde se caractérise par un très faible taux de prélèvement fiscal. Or, selon lui,

Dans tous les cas, la question du développement d'un État fiscal et social dans le monde émergent revêt une importance capitale pour l'avenir de la planète (p. 787-791).

Comme le précise Joël Cabalion, le « développement par la dépossession » continue d'être privilégié par l'État indien sur fond de destruction environnementale. Son deuxième texte poursuivra alors les questions qu'il soulève mais qui seront principalement analysées sous un angle juridique. Ses recherches l'engageront sur des transformations sociales influencées et voulues par le contrôle social inspiré des cadres normatifs de la mondialisation. Il n'est donc pas étonnant alors de voir apparaître des mouvements sociaux de mécontentement.

En se plaçant loin des précédents grands aménagements collectifs liés aux ressources naturelles, Émilie Ponceaud-Goreau montre par des exemples, que sous la trame d'une proximité avec le système éducatif national (hérité de la colonisation), se cache un premier aménagement psychologique des jeunes enfants. Dès le plus jeune âge, ce pré-formatage de la jeunesse indienne par des ONG occidentales transforme les façons de penser. L'augmentation constante de l'enrôlement des jeunes enfants dans les institutions préscolaires indiennes à consonance occidentale, ressemble à s'y méprendre à un pré-formatage institutionnel ouvrant sur la meilleure intégration possible au modèle néolibéral naissant dans le monde du travail, inondé par « la société technicienne » (Ellul, 1977), et « le nouveau contrôle social » de l'ordre établi (Lianos, 2001). Émilie Ponceaud-Goreau montre que dans les circuits institutionnels de la scolarisation, des *brokers*, c'est-à-dire des courtiers, sont même présents. Elle nous entraîne sur la préscolarisation dans un monde où les changements rapides modifient les modes de vie des familles indiennes du Tamil Nadu, mais très probablement de l'Inde entière. La préscolarisation des jeunes enfants semble toutefois plus appropriée que de les flanquer devant une télévision qui n'aurait qu'un objectif, celui de leur ôter encore plus rapidement leur « dignité de penser » par eux-mêmes (Gori, 2011). Pris en grande partie par des ONG étrangères, ce système qui s'institutionnalise de plus en plus, allège l'État « de ses prérogatives », en matière d'éducation civique des plus jeunes.

Pour approfondir les transformations qui se produisent au Vidarbha, Joël Cabalion aborde alors dans un second texte, les questions des déplacements, de la dépossession et de la réhabilitation, par les transformations juridiques nationales sous l'influence de lois internationales. Il ne s'agit pas de choquer l'opinion publique mais de rendre efficace les méthodes de réglementation qui



vont participer au déplacement des populations : « à 17 (est porté) le nombre de normes techniques objectivant un *nouveau* village ». Avec précision, il montre alors comment un territoire s'anime et réagit, par les mouvements sociaux et juridiques qu'il évoque déjà dans son premier texte. Dans « Science de l'État et dépossession au Vidarbha », Joël Cabalion approfondit les questions du déplacement, de la réinstallation et de la réhabilitation des populations qui occupaient initialement l'espace ennoyé par le barrage au Vidarbha. Ces mesures juridiques ont des

coûts sociaux (qui) génèrent un embarras de plus en plus manifeste et une résistance accrue à travers le pays,

car, elles font rejaillir des questions troublantes, comme par exemple celles qui sont liées aux castes. D'où la question majeure qu'on peut se poser : au XXI<sup>e</sup> siècle, comment ne plus y revenir ? Car la résistance de l'ancien système des castes est toujours présente dans les transformations engendrées par la mondialisation. Faut-il, comme dans la préscolarisation abordée dans le texte précédent par Émilie Ponceaud-Goreau, faire appel aux ONG étrangères ?

Si les castes constituent encore une résistance aux transformations de l'Inde contemporaine, comme nous venons de le voir, l'alimentation paraît aussi traduire un ordre culturel difficilement interchangeable. Comme rejoignant la question de « la transition alimentaire », Mickaël Bruckert permet de relativiser les transformations qu'impose le modèle néo-libéral dans les comportements alimentaires. Il montre en effet que les Indiens gardent leur autonomie pour penser aux bonnes choses de la vie : leur alimentation. Les résistances culturelles face à l'alimentation moderne apparaissent. Certaines préparations culinaires perdurent faute de mieux dans les modes d'alimentation importés d'Occident, d'autant plus que celle-ci ne tient pas compte de la science ayurvédique, « une branche de la philosophie hindoue » dans laquelle

certaines régimes alimentaires doivent être observés, ainsi que certains codes de conduite, afin d'avoir une vie harmonieuse. (Dash et Ramaswamy, 1998, p. 10)

C'est pourquoi, passant d'une échelle macro à une échelle micro de l'analyse des pratiques des acteurs face à l'alimentation, Mickaël Bruckert arrive à montrer que l'hindouisme constitue encore une barrière aux changements alimentaires. À propos de l'hindouisme, il souligne que

les nourritures sont classées selon une hiérarchie de pureté, leur ingestion conférant au mangeur les propriétés de l'aliment avalé.

Au stade de dégradation de notre alimentation en Occident n'est-ce pas un réflexe de survie qu'il décrit à propos des Indiens ? En prenant l'évolution de la consommation de viande, Mickaël Bruckert indique le niveau d'acceptation des changements dans la culture et la société indienne en transition.

Par contraste avec le sujet précédent concernant le modèle alimentaire des Indiens, Divya Leducq s'intéresse aux territoires du secteur des logiciels qui alimente leur savoir cognitif. Elle dégage ainsi un certain nombre de notions sur l'organisation des espaces qui en Inde indubitablement se mélangent selon des jeux d'échelles variables. Ainsi, les termes de « réseaux encastrés », d'« emboîtement des connaissances », de « capital social » et d'« encastrément territorial » maintiennent un flou permanent sur la véritable nature des groupes d'acteurs qu'elle étudie :

il est parfois difficile de distinguer les associations de professionnels des *lobbies* politiques.

Néanmoins, elle tire son épingle du jeu dans la complexité des systèmes socio-spatiaux qu'elle analyse, par exemple lorsqu'elle constate que l'Inde d'aujourd'hui se réapproprie « la ville coloniale et [de] l'esprit d'entreprise britannique ». N'est-il pas normal que les transformations que souhaite accomplir l'Inde tirent parti des infrastructures qui ont précédé leur dynamique d'apparition, et qu'elles servent les « proximités de coordination entre les réseaux », à l'échelle des personnes ? Car, c'est bien sur les « vestiges » de la colonisation que l'Inde a engagé ses transformations.

En guise d'épilogue, après un état des lieux critiques des changements récents, Jean-Marc Quitté envisage une issue pour les transformations agricoles et les villes indiennes. L'Inde prendra-t-elle un virage vers plus d'autonomie dans le cadre de la globalisation marchande ? On dit souvent que le XXI<sup>e</sup> siècle sera celui de la Chine, mais aussi de l'Inde et des autres grands pays émergents.

Les deux géants Chine-Inde constituent deux modèles de développement concurrents et différents, mais avec des contraintes similaires liées à la course à la croissance, à l'urbanisation accélérée et à une quête aux ressources en raison de besoins accrus, notamment alimentaires et énergétiques. Dans les deux cas, on observe une perte des valeurs anciennes et des risques de déstabilisations sociales liées à l'augmentation des inégalités et à une demande de respect des minorités (Quitté et Maire, 2013).

Une chose est sûre : il est impossible de faire des prévisions à moyen terme tant les paramètres sociaux, politiques et environnementaux peuvent varier dans un monde qui change trop vite<sup>5</sup>.

5. Phrase de conclusion écrite par Richard Maire, coordonnateur scientifique du numéro 253-254 des *Cahiers d'Outre-mer de Bordeaux*, « Chine : regard croisé », le 14 octobre 2014.

## Bibliographie

**Angot Michel**, 2012 - *Histoire de l'Inde*. [www.puf.com/puf\\_wiki/images/7/72/Histoire\\_de\\_1%27Inde\\_janvier\\_2012\\_bis.pdf](http://www.puf.com/puf_wiki/images/7/72/Histoire_de_1%27Inde_janvier_2012_bis.pdf)

**Cheng François**, 2006 - *Cinq méditations sur la beauté*. Paris : Albin Michel, coll. Le Livre de Poche, 123 p.

**Dash V.B. et Ramaswamy S.**, 1998 - *Ayurveda. La Médecine Hindoue Traditionnelle*. Paris : Guy Trédaniel Éditeur, 84 p.

**Diamond Jared**, 2006 - *Effondrement*. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie. Paris : Gallimard, 872 p.

**Ellul Jacques**, 1977, rééd. 2004 - *Le système technicien*. Paris : Le cherche midi, 234 p.

**Gori Roland**, 2011 - *La Dignité de penser*. Paris : BABEL, 186 p.

**Lianos Michalis**, 2001 - *Le nouveau contrôle social. Toile institutionnelle, normativité et lien social*. Paris : L'Harmattan, Logiques sociales, 255 p.

**Piketty Thomas**, 2013 - *Le capital au XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Seuil, Les livres du Nouveau Monde, 970 p.

**Quitté Jean-Marc et Maire Richard**, 2013 - Saint-Dié-des-Vosges : FIG 2013 : <http://www.cndp.fr/fig-st-die/2013/approches-scientifiques/expositions-scientifiques/posters-scientifiques/poster/article/chine-inde-on-the-edge-quelles-reponses-a-la-crise-socio-environnementale.html>

**Rabhi Pierre**, 2010 - *Vers la sobriété heureuse*. Arles : Actes Sud, 142 p.

**Varma Pavan K.**, 2011 - *Devenir indien. La révolution inachevée de la culture et de l'identité*. Arles : Actes Sud, 282 p.